

Maya Gros Wingkvist
Elsa Revcolevschi

Avril-Mai 2014



Jeu de Piste

DOSSIER SURRÉALISTE

*À savourer avec une bonne dose de poésie et
d'imagination*

Règles du jeu

Quelle idée de se laisser guider par une simple ligne de métro lorsque l'on est un écrivain qui dénigre les lignes, en aimant le hasard. Menées par un dé bien particulier à six faces sur lequel on a inscrit 'droite', 'gauche', et 'tout droit', nous avons parcouru Paris, entre la Défense et Bastille.

1. Munissez-vous d'un carnet bien garni de tickets de métro parisien ou bien d'un pass Navigo ainsi que d'un plan de métro parisien. (N'oubliez pas de chausser de solides baskets !)
2. Insérez une carte mémoire dans votre appareil photo que vous mettrez dans votre sac.
3. Personnalisez un dé à six faces en inscrivant sur ses côtés 'Droite' ; 'Gauche' ; 'Tout droit'
4. Partez de la station La Défense, au bout de la ligne 1 du métro avec de la bonne humeur dans votre sac.
5. Arrêtez-vous à chaque station du métro et selon le positionnement de la station sur la ligne lancez le dé afin de déterminer votre direction (Exemple : « Esplanade de la Défense », 2ème station à partir du début du jeu, donc 2 lancers de dé qui vous donneront différentes directions à prendre)
6. Photographiez tout ce que vous trouvez intéressant à chaque lancer du dé. Scrutez chaque rencontre qui pourrait être surprenante (rien n'arrive par hasard!).
7. Revenez sur vos pas, reprenez le métro, et c'est reparti !
8. Au retour, placez la carte mémoire dans votre ordinateur et constituez vous un « roman-photo »

- *Le jeu autorise une pause pique-nique au milieu du parcours afin de reprendre des forces pour lequel aucune photo n'est demandée.*
- *En cas de danger, le jeu peut être suspendu.*
- *Si la nuit tombe, vous pouvez vous arrêter avant le bout de la ligne en ayant fait un maximum d'arrêts.*
- *Essayez de ne pas prendre des photos sur lesquelles les sujets seraient trop reconnaissables sans autorisation.*

Laide piété



Parc des Tuileries, Bassin, Avril 2014

Il n'y a point que candeur dans mon cœur de dame.
Nos valets portent des chapeaux en crin mauve
L'odeur du petit lac séduit les fauves
Qui ne manquent pas de s'accoupler deux à deux.
Captivité contre bonheur,
Chaude comédie, réchauffée, distraite.
Tout est si grand et romance chez nous.
Le couvent non loin,
N'est pas vide et il fait froid au jardin.
Laide piété je connais ta demeure
Si le créateur aime les femmes fidèles.

Quand poussent les roses au rosier couleur pêche,
Gravés sur le bois dur, ravi à l'encre sèche
Lorsque le ciel fleurit et la mer devient or
Au delà des caresses d'un vent violent
Je distingue encore,
La juste voix qui me manque.



Le Périple Linéaire a vaincu les Arrêts

Il est neuf heures, débutons notre aventure à **La Défense** : étendue éternelle de béton, amoureusement protégée par une armée de gratte-ciels plus élancés les uns que les autres. Hélas sa plomberie, grand malheur, empêcha l'architecte de l'Arche de la Défense d'accomplir un rêve : la voie royale, un alignement parfait entre sa création, l'Arc du Triomphe, l'Obélisque de la Concorde, l'Arche des Tuileries et enfin la Pyramide de verre du Louvre. Il se jettera du sommet du Triomphe, sans passer par le Dôme où on l'aurait honoré. Se sent-il plus à l'aise, affublé de sa couronne, cet amoncellement d'arbres quadrillés ? Funèbres pensées, vous poursuivrez votre chemin le long de l'**Esplanade**, débouchant enfin sur un parterre rose, rose, rose et blanc. Hibiscus ? Voguant jusqu'à la fontaine, croisant quelques voyageurs, vous enfoncerez vos pieds dans la terre humide, ronde de sons, fleurs si vives, une pensée pour Eca de Queroz, ici célébré, il naquit en 1845. Après le **Pont de Neuilly**, voici **les Sablons**, cent enfants, tant de joie, immeubles de verres, jardin d'attraction, espace vert plein de surprises. La **Porte Maillot** que l'on transporte sur un charriot de fer rouillé, on roule cette ronde de verdure comme si l'on voulait imiter cette grotte à la couronne de feuilles. Solitude, paix, perdues au milieu d'un tournis infernal de voitures ensorcelées, qui doivent être aussi confuses que nous. Après avoir synchroniser nos propres corps à l'alignement parfait, on contourne le Palais des Congrès et l'on parvient à la station de la première Ligne du métro parisien **Argentine**, quartier tranquille, les immeubles sont grandioses, Haussmann a fait du bon travail. Petit arrêt au kiosque vert sombre, achat des dernières nouvelles, femmes dénudées fixées sur papier glacé. Pensées à la vue de deux boîtes aux lettres griffées, remplies de mots impatientes de voyager dans le temps. Est-ce qu'une grande armée est véritablement passée dans cette vaste avenue ?

Il est onze heures, on a jeté le dé quatre fois. Si vous ne volez pas la nuit, il faut se rendre à l'**Étoile**. L'Arc est en travaux, attention aux voitures. L'esprit de Charles de Gaulle est-il présent lors de cette cérémonie ? Ici, il y a deux types de parades, deux uniformes. Les anciens soldats valeureux commémorent les âmes de confrères disparus, médaille au bras, de velours vêtus. Puis un amoncellement de femmes japonaises portant toutes à leur bras un mari, un appareil photo et un vaste sac rempli de produits Louis Vuitton. On a jeté le dé cinq fois. Deux uniformes, deux parades, deux habitudes. Vient alors **George V**, « Prudence, sortie de véhicules, jour et nuit. » Quelqu'un viendra t'il troubler les ravissants rituels ? Dans une petite galerie délabrée, une charmante vendeuse libanaise d'une cinquantaine d'année vend des sandwiches grecs. Le Docteur Athias est absent aujourd'hui.

Il est midi. La modernité parisienne n'est-elle pas la mieux reflétée à **Franklin Roosevelt** ? Le véritable fondateur de la présidence moderne aux États-Unis, il a sa place ici. Entre les lampes miroirs de la galerie à la droite de la superbe vitrine Guerlain. La petite robe noire que l'on aimerait enfiler. Tout scintille si bien que l'on en oublie l'heure, on a envie de penser, de comparer cette galerie si jeune à celle qui délabrée, paraissait si limpide de modernité il y a quelques années. Notre jeu de dé nous mène rapidement vers la bouche de métro. **Champs Élysées Clémenceau**. Avenue Montaigne : les adorables boutiques à l'allure trompeuse offrant de terribles articles s'alignent : Dior, Chanel, Burberry, Gucci, que sais-je encore ! Un immense jardin s'étale à nos pieds.

D'adorables bambins se pendent aux jupes de leurs mères, les suppliant de les emmener aux Guignols. Le Palais de la Découverte. Mais que découvrons-nous? Le ciel est bleu à Paris et le temps y est agréable. Il est treize heures.

Nous avons toujours considéré la place de la **Concorde** comme une dame extrêmement digne, régnant sur la ville de Paris. Le bassin vidé, le bassin durci, balisé d'une ligne de plastique rouge et blanche. L'enfant qui nourrit les pigeons. Les dalles grises et inégales. Les moulures estompées des façades accablées reflètent un passé doré. Tout semblait si triste là où notre jeu nous mena. La Concorde ; union des cœurs et des volontés, si bien que même notre dé répondit à la nôtre car il nous mena tout droit dans le Jardin des **Tuileries**, où, nous prîmes le temps de déjeuner (ravissant pique-nique)! La symétrie des arbres touffus nous ravit et nous nous asseyons sur deux chaises en métal légèrement courbées et d'une couleur émeraude. Nous trônons au-dessus des jardins, avec une vue imprenable sur la Tour Eiffel et les jolis petits nuages flottant dans le ciel. Des silhouettes qui semblent si libres et éternelles rodent autour du lac. Un banc solitaire nous plonge dans nos pensées, si vide, si seul, pourquoi ? Une statue de corps empilés et si immobiles nous semble maudite. La Colonne Vendôme s'élève majestueusement au loin, bordée par ses bijoutiers étincelants, et immeubles joliment décorés. Personne ne pourra jamais détrôner le mélange délicat qui constitue ce jardin à proximité du **Louvre** ou encore du musée du Jeu de Paume. Le dé nous guide, le soleil chauffant doucement le sommet de nos crânes, les cliquetis des Tours Eiffels en plastique vendus par les commerçants ambulants retentissent comme une légère musique dans nos oreilles. En cas de Noyade ou Accident demandez « Balade Fluviale », au 47.07.17.17. On ne sait jamais, si l'une de nous deux venait à tenter de voler par cette trop grande euphorie qui nous submerge.

Il est quinze heures. «M'aimez-vous assez pour placer un cadenas à mon nom sur le pont des Arts?». Qui a donc pu parler? Serais-ce le chiot de l'animalerie, non loin de la Samaritaine, portes closes. Il est vrai qu'à **Louvre Rivoli**, l'on peut faire d'étrange rencontres. Nous songeons à Grettel et Gus, couple blond, gros, rose, allemand ? L'eau miroite sous nos pieds, un léger vent souffle. Cap sur l'Île Saint-Louis : centre magistral de Paris, lieu grouillant de touristes et photographes (nous sommes toutes les deux finalement qu'une simple goutte d'eau de cet immense océan qu'est la capitale – grandiose). Ce touriste chinois purlèche ses babines joufflues à l'idée d'entamer son sorbet *Berthillon*. Nous nous laissons balloter au gré des gens massés devant Notre-Dame, et nous poursuivons notre chemin. Si j'étais Saint Eustache, je piétinerais la trainée grise de mon affreux manteau, j'échançerais ma coque de sureté marbrée, afin de dévoiler mes entrailles: vitraux indigos, rougis, couleur miel. Le calme et la pureté règnent. Le théâtre du **Châtelet** est bondé, Sotto Voce, des enfants. Nous devons transmettre un message de l'**Hôtel de Ville**: « Hôpital Hôtel Dieu. Sans Urgence, Population = Danger », de quoi vous faire frissonner. Dieu sur notre dos, jonchant les quais parisiens, un bouquiniste pourrait vous offrir un livre, une femme a placé une étiquette qui vous met forcément de bonne humeur : « Pas de photos sans sourire ». Lui offrant notre plus belle frimousse, pleine de fossettes, nous faisons l'achat du *Rouge et le Noir*, Stendhal, les pages parfumées sont bordées d'or.

Il est seize heures trente. On aimerait nager, rejoindre quelqu'un. Paul, **Saint-Paul**. Au-dessous d'une lourde porte de bois pourri, on trouve un premier signe de cet amant secret « Lei » une étiquette marquée de son nom, non loin du commerçant juif Rue des

En guise de conclusion,
Portez votre regard sur le montage
photo



« À observer attentivement... »

- Même son créateur ne saurait vous l'expliquer -

Rosiers, il paraît qu'on y vend de succulents gâteaux au fromage. On sent un regard posé sur nous. Nous levons les yeux – non ce n'est qu'une fenêtre entrouverte – pourtant ne pouvons-nous pas distinguer les rideaux qui volètent encore, précipitamment fermés. Le reflet des bâtiments en face donne à cette fenêtre des aspects inquiétants : des yeux et une bouche béante, prête à nous engloutir.

Il est dix-sept heures. Est-ce de la chance que vous faites pousser dans ce champs de boîtes de conserves ?

« Non ce n'est pas des boîtes de conserves, mais simplement des lampes voyons !

- Bah si !

- Est ce que tu cherches à dire **Bas-tille**. Hoho ! »

Nous rions, notre lilas dans la main, une station. On est confronté à un pont. Un vaste groupe de punks se réunissent devant l'opéra. C'est commun, ils doivent sortir d'une représentation qui a ravi leurs oreilles, les mélomanes ont éternellement faim de musique. Chez Joséphine Vannier, on peut acheter des partitions en chocolat – *Air de Chocolat (Extrait de Casse-Noisette)* de P.I. Tchaïkovsky. Il se fait tard, notre parcours devrait finir ici. «Un dernier arrêt, je veux retourner à Saint-Paul, s'il te plaît. » C'est admis. L'on est conscient de l'attitude à adopter dans une église, automatiquement l'on arrête net notre discussion, l'on baisse respectueusement nos couvre-chefs. Une odeur rassurante nous accueille, fragrance poussiéreuse. À la dérobade nous nous chuchotons des secrets entre les rangs de chaises noires et raides. Les longues chandelles fondantes nous plongent dans de profondes pensées – « Reposes en paix Grand-père », mais aussi « Que se passe-t-il quand la cire aura fini de se consumer, et qu'il ne restera plus que des globules blanches et collantes ? ». *L'inconvénient d'être né*, nous attend, ironiquement placé sur une chaise au long dossier de paille, là où l'une de nous deux a vécu quelque chose de fort, là où quelques croyants aiment s'asseoir pour prier le Seigneur, ici dans cette demeure sacrée, nous avons trouvé ce livre surprenant de Cioran. S'il y a peut-être quelques inconvénients à être né, il n'y a point de regrets à avoir fait cette promenade, zigzaguant dans les rues de Paris, suivant la ligne, celle de Paris bien évidemment. Vivre, encre sur papier, la poésie des choses.

Il est dix-neuf heures. Les six cents photographies sont transmises. À notre fenêtre, le parcours fini, le dé brûlé, on offre tout de même un regard à la Tour Eiffel. Maintenu gracieusement sur ses longues sandales argentées, par la force de sa structure délicate, elle salue le jour et embrasse la nuit.

Je ne cesse de taper du pied. Qu'est ce qu'elle fait là ? Cette femme à la tête ronde et aux courbes ovales, cette femme qui du sommet laisse ruisseler ses cheveux blonds mais ne dévoile en sa fin que des chaussures de cuir. Pourquoi ne se lève t-elle pas. Pourquoi respire t-elle, bougeant sa poitrine au gré du souffle d'automne ? Elle n'est pas assez droite, assez structurée, impossible à insérer dans ce tableau symétrique, totalement déplacée dans ce paysage agencé. Je ne peux la chasser car je perdrai mon angle exact. Que faire ? Je me demande combien de temps je pourrais demeurer ainsi debout, en attendant que le paysage se perfectionne, une heure, deux heures peut-être ? Comment peut-elle avoir l'air aussi paisible alors que je brûle de l'intérieur ! Souiller un tel paysage, parfaitement équilibré, si proportionné ! Mais je résiste, il le faut. Ne pas faire trembler la caméra. Ne pas bouger d'un millimètre. Ne pas se reposer. Ne jamais abandonner. Pourvu que tout devienne droit, le monde vit mieux lorsqu'il est coupé à moitié.

Symétrie. Symétrie. Symétrie.
Mais quand te lèveras-tu ?

(Spectrum - Elsa)

Je me suis tout d'abord assise, puis mon corps a lentement basculé. Mes genoux en fleur de tremblement se sont offerts au sol. Je n'ai plus entendu les voitures car j'aimais les rendre muettes. Mes yeux seront fermés depuis plus d'une heure lorsque midi retentira dans mon horloge intérieure, ma peau rougit mais je ne suis pas tombée par hasard. Je suis tombée parce que la ville m'épuise, la ville salit mon corps et je ressens ma place dans le monde plus intensément lorsque je suis allongée sur le sol, encerclée par les feuilles. Je suis tombée en moi-même et je pense très fort. Je fais bouger mes doigts, pour sentir l'air de cette journée aux prémices du printemps, quelque fois j'essaie même de deviner des odeurs à l'aide de ma main, mes narines sont fermées, je ne respire plus, je ne veux plus respirer parce que je veux vivre. Mais quelqu'un pourra-t-il jamais me faire oublier ces quelques pas qui ont vidé mon monde de silence. Il devenait surveillance, car nous étions désormais deux. Voudrais-je partager avec ce mirage de ma pureté, l'ébauche trouble de mes matins, ma digne pensée, ma douce tragédie. Etait-ce un homme, une femme, un enfant ou un chien aux mollets forts et à la démarche rythmée ? Nous étions deux, et dans le fond est-ce que cela me gênait vraiment ?

J'avais envie de lui demander : « Est ce que vous aussi vous salez votre café ? »

(Spectator - Marie-Line)

Elle dort. Elle dort si paisiblement que cela en est perturbant. Comment peut-elle dormir aussi tranquillement ? Est-ce une vraie photo ? A moins que ce soit un photo-montage... Elle aurait été transposée d'un petit champ de fleurs où les oiseaux chantent gaiement à un parc au beau milieu de la ville ; d'un lit douillet de gazon à un matelas dur de goudron. Le cadre est structuré, géométrique : une

allée bordée d'arbres bien taillés filant vers un ensemble d'immeubles, de gratte-ciels en fond de toile. Les parterres parfaitement dessinés et délimités... Rien n'est au naturel, rien sauf elle. Elle rêve et sourit. Cela en est presque perturbant... Aucun signe de vie, de mouvement excepté un homme allongé dans l'herbe et qu'on devine difficilement au second plan. Le « noir et blanc » accentue la froideur et contraste avec la lumière qui éclaire et réchauffe son visage. Et pourtant on distingue en arrière-plan l'Arche de La Défense ; le "centre des affaires" par excellence. L'endroit où à toute heure un monde fou grouille sur la place, pressé et stressé. Le calme de ce petit parc est frappant, voire même anormal. Et elle, elle sourit et elle rêve. Elle rêve et moi spectateur, je rêve avec elle...

PUNCTUM

Qu'est-ce qui m'a « point », piqué dans cette photographie ?

Je prends le temps d'examiner la photo pendant quelques minutes, et c'est seulement après avoir scruté tous les détails, que quelque chose me frappe : il y a un homme (ou une femme ?) allongé au second plan, perdu dans l'herbe et les pâquerettes ! Sa présence est dérangement, peut-être est-ce parce qu'on ne voit pas son visage ? Est-ce parce qu'il dérange la symétrie ? Est-ce que c'est dû à sa position ?

Je l'observe de plus près : il nous offre son dos, comme s'il couvrirait quelque chose de son corps. Peut-être est-ce qu'il cache ce sac argenté que je peux apercevoir près de ses mollets ? C'est vrai qu'il a une tenue de brigand : blouson, bonnet et pantalon noir.

Non, c'est peut-être encore autre chose – après réflexion, et après avoir remarqué que cet homme est allongé dans une sorte de crevasse, je me mets soudain à m'imaginer qu'il est entrain de péniblement **sortir** du sol – oui je dis bien sortir ! Il s'extirperait d'un souterrain poussiéreux, et le photographe l'aurait surpris en flagrant délit !

Voici une autre suggestion: quand je regarde la photo dans son ensemble, je vois clairement deux gisants : l'homme dans l'herbe et la femme au premier plan. L'un nous tourne le dos, l'autre nous offre son visage. J'ai l'impression qu'ils se tournent mutuellement le dos ! Peut-être se sont-ils disputés, explosion de sentiments : tel un vieux couple, ils ne peuvent se séparer bien longtemps, mais ils sont fâchés tout de même ! Alors ils s'éloignent de quelques pas, et s'allongent chacun de leur côté, attendant que l'orage passe.

Autre hypothèse, des plus délirantes : voyez comment l'homme à l'air de souffrir, s'appuyant avec difficulté sur son coude droit, alors que la femme a l'air paisible (presque trop ?). Eh bien, ce serait à cause d'une bombe qui aurait, en explosant sur le béton, expulsé les deux amis aux coins du parc. L'homme serait encore vivant, essayant de se traîner sur le sol, afin de fuir? Afin de retourner et savoir si son amie va bien ? Alors que la femme aurait été tuée sur le coup, et elle gisait sur le béton froid, avec le calme paisible et inquiétant des morts (cette position légèrement désarticulée, cette main tournée vers le haut trahirait ce statut de défunte).

Je peux affirmer que c'est à la fois la silhouette de cet homme mystérieux et la relation qu'il entretient peut-être avec la femme au premier plan qui me touche, et qui rend cette photo poignante (à mon goût évidemment !)